

# Bulletin Salésien

ORGANE DES ŒUVRES DE DON BOSCO

XLIII<sup>e</sup> ANNÉE Novembre-Décembre 1921

N. 456



## SOMMAIRE

■ A la mémoire de Don Albéra. ■

Péché originel et éducation.

Une colonie de vacances modèle.

La formation surnaturelle des âmes dans la jeunesse  
d'après-guerre.

Initiative de guerre: l'École Albert I, à Verviers.

Le coin des Anciens Élèves.

Lettres de nos Missionnaires: Congo belge.

N'oubliez pas que....

Fêtes du troisième centenaire de St. François de Sales.

Cà et là à travers le Monde Salésien.

Le Culte de N. D. Auxiliatrice: Grâces et faveurs.

Nécrologie.

Table des Matières.



RÉDACTION ET ADMINISTRATION: Rue Cottolengo - 32 - Turin (Italie)

## QUELQUES OBSERVATIONS IMPORTANTES

Le **Bulletin Salésien** est l'organe officiel de ce monde d'idées pédagogiques qui constitue le système d'éducation salésien, et de ce monde d'œuvres de toute espèce qui essaient de réaliser, sous toutes les latitudes, — exactement sur quatre continents — l'idéal de vie chrétienne laissé à ses fils par le Vénérable Don Bosco.

Pour réaliser ce double dessein il compte sur l'appui de tous, sur celui des œuvres salésiennes éparses à travers la France et la Belgique, dirigées par les fils de Don Bosco ou par ses amis fidèles, sur celui des associations d'anciens élèves, des unions de coopérateurs, et des comités d'action salésienne. Que tous ces groupements veuillent bien lui faire parvenir — au plus tard avant le 10 de chaque mois — tout ce qui est susceptible d'intéresser l'immense famille salésienne, notre cher et grand public de lecteurs et d'amis: idées, projets, rapports, compte-rendus, articles de presse, etc., etc. Le **Bulletin** sera trop heureux d'accueillir dans ses colonnes ces témoignages de vitalité salésienne qui feront connaître à nos coopérateurs ce qu'il y a d'actuel dans nos œuvres, et les services qu'elles rendent à la cause chrétienne.



Que de chers Coopérateurs passent de la vie à l'éternité sans que nous en ayons connaissance! Il arrive alors que ces âmes ne peuvent bénéficier des suffrages sur lesquels elles étaient en droit de compter. Il serait cependant facile d'obvier à cela. Pourquoi, lors du décès d'un Coopérateur ou d'une Coopératrice, la famille ou un ami ne nous enverraient-ils pas une lettre de faire part ou une simple carte postale? Cela nous permettrait d'insérer le nom du défunt ou de la défunte dans le plus prochain Bulletin. Songeons aux avantages immenses qui en résulteront pour le repos de cette chère âme, grâce aux prières récitées, aux communions faites, aux messes dites en tous les endroits où existent un Oratoire salésien ou une Association de Coopérateurs.



Le **Bulletin Salésien** nous est parfois retourné sans que nous puissions nous rendre compte du motif du refus, qui n'est souvent qu'un changement de domicile. Nous prions donc nos coopérateurs qui viendraient à changer d'adresse de vouloir bien nous en avertir en nous envoyant la bande d'un Bulletin sur laquelle ils auront inscrit leur nouveau domicile. De la sorte ils ne subiront aucun retard dans le service de notre périodique.



Nous recevons des lettres de Coopérateurs zélés nous demandant à quelle destination ils doivent envoyer leurs offrandes. Nous les avertissons qu'ils peuvent les adresser, soit au **Révérend Père Paul Albéra**, 32, Rue Cottolengo, Turin (Italie); soit à l'**Echo de Fourvière**, 21, Place Bellecour, Lyon (France), qui se charge de les transmettre à Turin.

# BULLETIN SALÉSIEN

— ORGANE DES ŒUVRES DE DON BOSCO —

RÉDACTION ET ADMINISTRATION: Rue Cottolengo - 32 - TURIN (Italie)

## A la mémoire de Don Albéra.

Don Albéra n'est plus.

Le père de cette immense famille d'enfants épars sur quatre continents, — le chef de cette grande armée de religieux, jeunes, ardents, disciplinés, qui campent sous toutes les latitudes pour se dévouer au service de la jeunesse, — l'ami de cette multitude de coopérateurs qui, dans tous les rangs de la société, travaillent en union avec les Salésiens au salut des âmes, s'est éteint le samedi 29 octobre, à cinq heures et demie du matin, terrassé par une syncope cardiaque qui, en quelques instants, le porta aux pieds de son Maître.

Depuis quelques mois déjà sa santé déclina; un mal implacable le rongea sourdement et déjà en juin dernier, la veille même de sa fête, une secousse inattendue l'avait laissé faible et chancelant. Passée l'alarme il avait cependant repris ses occupations, ses fatigantes audiences, et, en ses mains débiles mais fermes, le gouvernail de la Société dont il était le pilote avisé et prudent.

En septembre dernier il présidait encore, à Châteauneuf d'Asti, au pays de Don Bosco, un congrès local de coopérateurs. Ce fut précisément ce souci aigu des devoirs de sa charge qui devait porter le dernier coup à un organisme lentement travaillé par le mal, à un cœur que de trop fortes émotions accumulées allaient faire battre à se rompre.

Il y a juste aujourd'hui huit jours mourait à l'Oratoire Mgr. Marengo, Archevêque d'Édesse, l'un des fils préférés de Don Albéra. L'avant-veille, dans un long sanglot, il avait tenu à lui administrer le Saint Viatique; et au surlendemain de sa mort il s'était imposé de suivre à pied, chapelet en mains, priant avec ferveur derrière le corbillard, la dépouille mortelle du bon Archevêque. Puis ce fut la cérémonie si touchante du départ des Missionnaires, trente jeu-

nes apôtres s'appêtant à porter sur les plages lointaines de l'Assam, de la Terre de Feu, de la Chine le nom et l'amour de Jésus-Christ. Après les prières de l'itinéraire Don Albéra les avait pressés tendrement, un par un, sur son cœur trop ému, et à chacun d'eux il avait dit le mot d'adieu certain. Trois jours après sous les voûtes de la même basilique, tendues de noir, un service funèbre solennel demandait à Dieu le repos éternel pour l'âme de Mgr. Costamagna, le rude missionnaire mort récemment en Argentine: cérémonie longue et touchante avec son office pontifical, son oraison funèbre, et ses cinq absoutes. Et jusqu'au bout Don Albéra tint à demeurer. Enfin ces jours derniers débarquait à Turin un groupe de jeunes Salésiens, arrivant des lointaines Amériques, pour terminer leurs études théologiques près de la tombe de Don Bosco. Spectacle très-doux à son âme que celui de cette jeunesse ardente et affectueuse, mais spectacle trop dense d'émotion pour un cœur déjà tant secoué depuis huit jours.

De fait, sans le soupçonner, il était au bout de ses battements. Sans le soupçonner, est-ce bien vrai? Vendredi soir, en allant se reposer, il disait à son secrétaire, dont le dévouement le suivait pas à pas depuis plus de trente ans: « Mgr. Costamagna est mort, Mgr. Marengo est mort: qui de nous ira les rejoindre le premier? » Hélas! quelques heures après, avant même que pointât l'aube, c'était lui qui partait les rejoindre. Sa dernière nuit fut une nuit d'insomnie presque complète. Aussi quand à quatre heures et demie du matin il tenta de se lever, toute sa nature épuisée n'y tint plus. A son secrétaire inquiet, accouru pour prendre de ses nouvelles, il dit d'un ton abattu et d'une voix cassée: « Je voudrais bien célébrer la Ste. Messe, mais hélas! je me sens défaillir. Ah! quelle pauvre chose je suis devenu! » A voir les traits décomposés du

cher Supérieur, à entendre ces propos découragés Don Gusmano comprit l'imminence de la catastrophe. Il fit recoucher le bon père, dont le cœur donnait déjà 135 palpitations à la minute, et il appela dans les chambres voisines tous les Supérieurs majeurs de la Congrégation. En un instant il y eut là autour du petit lit de fer Don Rinaldi, Don Ricaldone, Don Barberis, Don Conelli. Il était temps: l'agonie commençait. Le cœur, qui tout-à-l'heure précipitait ses battements, tressaillait maintenant par saccades, puis espaçait ses palpitations.

Cependant Don Rinaldi administrait à l'agonisant les onctions suprêmes. Rapidement la paralysie gagnait les avenues du cœur; déjà la langue du cher malade était immobilisée; bientôt ce furent les yeux qui s'éteignirent comme par degrés. Derrière ces regards qui lentement descendaient on sentait pourtant l'âme prier, toujours fervente, en union avec ses bons amis agenouillés autour de sa couche. Et à l'heure où sur la ville encore endormie les clochers des églises épandaient les premières notes de l'Angelus, sans effort, sans secousse, sans tressaillement, comme dans un sourire, Don Albéra rendait son âme au Maître que depuis 77 ans il servait. Bon ouvrier du royaume de Dieu il avait travaillé jusqu'à l'heure suprême au service des humbles et des petits. Il tombait sur la brèche après une dernière journée de labeur. Belle mort! Mort enviable! Mort éminemment salésien!

\* \* \*

Avec Don Albéra disparaît le second successeur de Don Bosco, l'un des vingt-deux premiers Salésiens — dont il ne reste plus que deux: Son Eminence le Cardinal Cagliero, et Don Francesia — qui dans l'humble chambrette du Vénérable, le 14 mai 1862, émirent leurs premiers vœux de religion. Il avait 17 ans à l'époque, et la Providence lui en réservait encore 60 pour travailler à la rédemption de la jeunesse. Quel emploi magnifique il sut en faire! Les minutes hélas! et l'espace aussi nous sont comptés pour retracer l'œuvre complète de Don Albéra. A notre grand regret nous ne pouvons le suivre à travers toutes les charges que la confiance de Don Bosco lui assigna, à Mirabello, à l'Oratoire, à St. Pierre d'Arena, à Marseille. Sur son séjour en France, en particulier, de 1881 à 1892, notre plume aurait de quoi remplir vingt colonnes où tous ceux qui l'ont connu et aimé, à Marseille comme à Nice, à Lyon comme à Montpellier, retrouveraient sa douce figure, son sourire de bonté, son tact et sa délicatesse

si français. Mais à cette heure nous ne voulons ne nous rappeler que ses onze années de rectorat. Quelle œuvre formidable fut la sienne! Don Rua mourant lui laissait 341 Maisons religieuses à diriger: aujourd'hui elles sont plus de 450. Quand Don Rua partit au ciel rejoindre Don Bosco il commandait à une armée de près de 4000 religieux: Don Albéra, hier encore, était le chef aimé, respecté et obéi de plus de 5000 Salésiens. Sous son impulsion les Missions Salésiennes ont pris une extension surprenante: toutes celles qui existaient ont élargi leur champ d'action, et de nouveaux foyers d'apostolat se sont allumés par ses soins au cœur des pays infidèles. Ce fut sa dernière joie de pouvoir, il ya 8 jours, lancer une colonne ardente de ses fils à la conquête de toute une région des Indes, où 5000 catholiques sont perdus dans la masse de 7 millions d'infidèles. Au lendemain des terribles événements que nous venons de traverser son mot d'ordre fut invariablement celui-ci: « Ouvrez des maisons pour les orphelins de la guerre, ou bien abritez ces pauvres petits dans nos œuvres déjà existantes. Nous sommes faits pour eux: acceptez-les les yeux fermés. La Providence viendra à notre secours. »

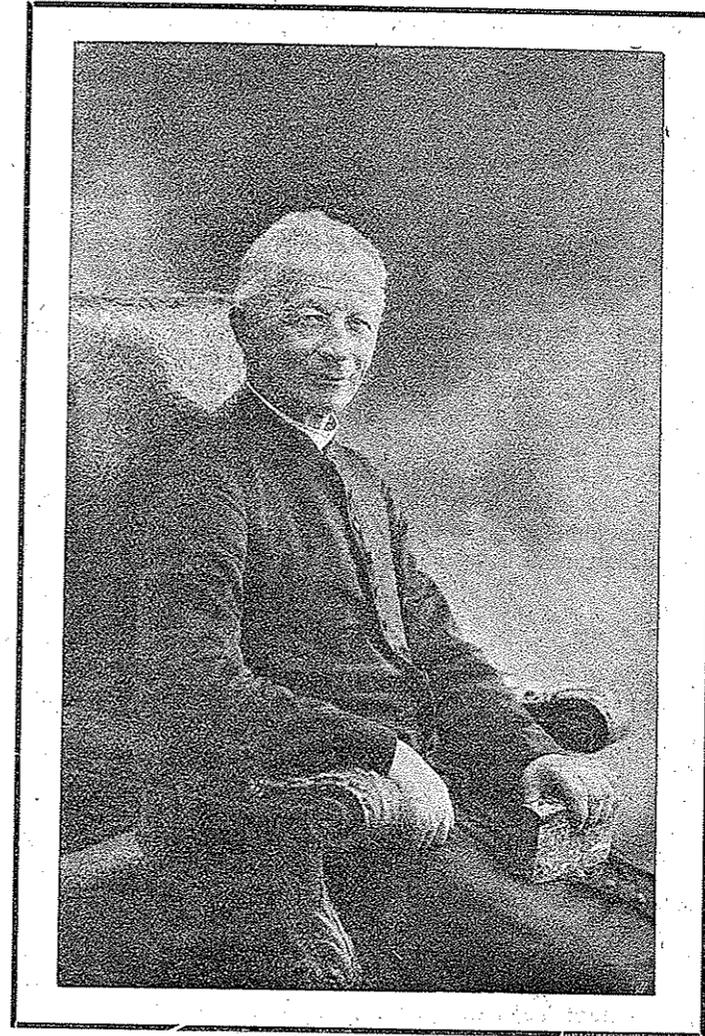
Et cette œuvre solide, cette marche en avant, décidée et triomphante, il l'a effectuée au milieu des temps les plus troublés. Par centaines la guerre lui avait ravi ses fils; des maisons entières s'étaient écroulées sous la rafale; d'autres, privées de moyens et de personnel, avaient du clore leurs portes; en certains endroits, au lendemain de la guerre, tout était à réorganiser, il fallait reprendre le travail à pied d'œuvre; les aumônes diminuaient, et les frais augmentaient: une seule expédition de missionnaires, par exemple, mangeait son demi-million; mais qu'est-ce que cela faisait? Plus que jamais la jeunesse, la jeunesse populaire, était en péril; ses fils devaient la sauver et il disait à ses fils: « Allez-y! » Et une fois de plus la foi de cet humble religieux bousculait l'obstacle. *Fides nostra vincit mundum.*

Dieu sait pourtant quelle frêle enveloppe recouvrait cette âme d'apôtre! Le revoyez-vous, vous tous qui l'avez connu? Délicat, menu, cheminant légèrement voûté, la tête penchée sur l'épaule gauche, le visage étonnamment jeune. Ni l'âge, ni les soucis n'avaient eu prise sur ces traits que plissait par instants le même sourire de bonté séductrice; seule la chevelure était devenue d'un blanc de neige. Ses yeux si fins et si lents à soulever leurs paupières pour vous fixer avec douceur avaient, eux aussi, conservé une limpidité d'enfance. Il parlait, et sa voix douce et pénétrante vous allait de

suite droit au cœur. Privilège de la vertu! Charme séducteur de la pureté d'âme! Devant cet homme on était malgré soi conquis, tant émanait de toute sa personne un parfum d'innocence. Oui, c'est le mot. En présence de Don Albéra on se sentait au contact d'une âme que le mal n'avait pas touché; on avait le sentiment très-vague, mais

laisser aux buissons du chemin. Une âme d'enfant, a écrit un grand journal catholique d'Italie: oui, c'est bien cela, une âme d'enfant, limpide, simple et déjà digne du royaume des cieux.

Une âme d'enfant et un cœur de père. Oh! la bonté de Don Albéra, qui l'oubliera jamais! La cordialité de son accueil, les délicatesses de son



**Don PAUL ALBÉRA**  
né à None (près Turin) le 6 juin 1845 - mort à Turin le 29 octobre 1921.

assure que toute une région de misères et de faiblesses était demeurée inconnue pour lui, inexplorée de sa pensée, totalement étrangère à son cœur. Devant lui les propos s'observaient, les attitudes devenaient dignes, les visages et les yeux prenaient un air décent, comme aussi les passions troubles du pauvre cœur humain se sentaient à la gêne devant cette pureté virginale qui avait traversé une longue existence sans rien

cœur, l'attendrissement si rapide de sa compassion, la fidélité de son affection, la joie et l'émotion de son cœur retrouvant, après des années, ses fils, ses élèves ou ses amis, l'épanchement de son âme prompt aux confidences, et toute cette tendresse dont il vous enveloppait rien qu'à vous sourire, si joliment, et si doucement! Quand notre imagination veut essayer de réaliser sous des traits humains le sourire de la bon-

té elle se reporte invinciblement vers celui de Don Albéra....

.... Comme quand notre piété essaie de trouver un modèle elle revoit, instinctivement, Don Albéra à l'autel du Seigneur célébrant la Sainte Messe, ou aux pieds du Saint-Sacrement, les mains jointes sur le prie-Dieu, tout abîmé dans l'adoration. Ame de foi et de piété il chercha tout au long de sa vie à inculquer profondément ces vertus à ses fils, par son exemple et ses écrits. Directeur spirituel de la Congrégation Salésienne pendant dix-huit ans la piété fut le thème favori de ses avis fréquents; devenu Supérieur Général des Salésiens il continua de la recommander instamment à ses fils. Chef d'une armée religieuse jeune, ardente, éprise d'action, avide de se dépenser, il aperçut très-vite l'écueil où elle pourrait heurter, et il ne cessa de redire à ses troupes: « Avant l'action, avant le dévouement il y a la prière; avant le travail des hommes il y a la grâce de Dieu demandée et obtenue par la prière; les forces humaines sont courtes et vite abattues, si elles ne s'appuient sur la force de Dieu, et ne s'alimentent à la source cachée: prions. » Et il donnait l'exemple. Et jusque dans la mort ses mains jointes étreignant le crucifix de sa table de travail, et le chapelet que la veille encore il égrenait semblaient nous rappeler la grande leçon.

\* \*

C'est dans cette attitude que, dès la matinée du samedi, les foules sont venues le contempler. Il était là dans la petite chapelle attenante à la Basilique de N. D. Auxiliatrice, si calme, nullement touché par la mort, paraissant dormir, très-pâle seulement, un reste de sourire aux lèvres. Et de tous les coins de la grande cité les fidèles, avertis par des éditions spéciales de journaux, accouraient saluer une dernière fois ce grand ami des pauvres et des malheureux. Gens de toute condition et de tout âge, — des grands, des personnages célèbres, des autorités religieuses, politiques et civiles, de la noblesse et du talent; mais aussi, mais surtout des hommes du peuple, de pauvres mères de famille se rendant au marché, des ouvriers accourant leur journée finie, des enfants entrant au sortir de l'école, des malheureux, des vieillards, tous ceux qui peinent dans la vie, tous ceux que courbent le malheur et la misère, le peuple des infortunés rendant son suprême hommage à cet humble religieux qui les avait tant et si bien aimés.

La prière ne cessait pas, et la dévotion de cette foule tendait à chaque instant aux religieux de garde des objets à faire toucher aux mains croisées du Père endormi. Alliances de mariage, cha-

pelets, livres de piété, médailles, chacun cherche sur soi quelque chose que ce contact sacrera pour la vie. Un vieillard s'avance en tremblant vers le cadavre, tire de son gousset sa vieille montre en cuivre bruni et la tend au Salésien de garde: « Don Albéra, bénissez sur cette montre le peu de temps qu'il me reste encore à vivre. » Les mamans dressent les têtes curieuses de leurs enfants au-dessus de la foule pour qu'elles emportent ce souvenir à travers la vie: et ce mort si doux ne leur fait pas peur. Sur tous les visages un air d'attendrissement, de contemplation émue: ce n'est qu'à regret que ces visiteurs s'éloignent. Et de dix heures du matin à neuf heures du soir et toute la matinée du lendemain le flot ne cessera pas de couler. Dehors, au seuil du temple, un registre ouvert se couvre de signatures: ici comme là c'est le même pêle-mêle, où se confondent toutes les classes de la société, nobles écritures de gens cultivés, et signatures tremblées, hésitantes, gauches de gens du peuple qui se sont pourtant bien appliqués pour exprimer, même de cette façon-là, la reconnaissance de leur cœur.

Et demain ce sera les funérailles, grandioses et imposantes. Tout un peuple sur le parcours, tout un peuple dans le défilé, une forêt d'étendards, onze nations représentées — dont la France avec son consul général —, une prière incessante, un service d'ordre impuissant, débordé par les flots toujours grossissants d'une foule qui veut suivre la pauvre petit corbillard sans couronnes qui emmène à sa dernière demeure cet ami des humbles. Foule de gens du peuple, d'ouvriers descendus des pires quartiers révolutionnaires, de paysans accourus des campagnes toutes proches pour honorer, les uns et les autres, ce fils de laboureur qui, à son tour, avait si fortement tenu la charrue et si généreusement ensemencé le sol des âmes. Ce sont ces mêmes admirateurs de Don Albéra qui, ce soir, après les funérailles auront un geste magnifique. Au cœur du quartier le plus rouge de la grande cité un groupe de pères de famille se réunira et dira: « Don Albéra nous a envoyé il y a deux ans ses fils pour nous construire une église et des œuvres de jeunesse, faire passer un rayon de ciel dans notre enfer. Nous ne savions comment lui dire merci. Eh bien! nous, et nous seuls, ferons les frais de sa tombe; et elle sera digne de sa mémoire et de notre culte. Nous sommes pauvres: mais ça coûtera ce que ça coûtera, c'est nous qui paierons. » Ah! comme les Salésiens doivent être fiers du Père qu'ils viennent de coucher dans la tombe! Car déjà sur les lèvres des hommes son nom se mêle aux plus grands. Ils sont vraiment les fils des Saints!

\* \*

C'est de ce titre, on s'en souvient, que la France catholique, jadis, avait baptisé Don Albéra en disant de lui: « C'est un petit Don Bosco. » La France! Comme elle a tenue de place dans sa vie et dans son cœur! Les plus belles années de son existence il les lui avait apportées, et tout son dévouement avec. Son âme, il avait, si vite et si bien, su la comprendre, l'aimer, s'attacher à elle d'un lien que ni le temps, ni la distance n'avaient pu briser. Sa jeunesse, il l'avait servie avec un zèle et une tendresse sans limites. En échange de ce don de soi, que d'amitiés il avait vu venir à lui la main tendue, et que de souvenirs inaltérables il emporta avec lui quand, l'âme déchirée, il dut quitter cette seconde patrie de son cœur! Il ne l'oublia jamais, depuis. Il continua dans l'intimité à parler sa langue dont il goûtait si finement les qualités de force, de netteté et le génie clair. Ses livres préférés étaient les grands écrivains religieux du 17<sup>e</sup> et du 19<sup>e</sup> siècles, dont il nourrissait sa pensée, qu'il citait sans cesse. Une de ses plus grandes joies était d'accueillir et d'héberger sous son toit ses fidèles amis de France comme la plus grande douleur de sa vie fut d'assister, impuissant, à l'épreuve qui, en 1902, démolit en partie l'œuvre qu'il avait laborieusement élevée. Encore dernièrement, en avril, revenant d'un court voyage qui l'avait amené à Nice, Marseille, Montpellier, Romans, Lyon, il ne tarissait pas d'éloges sur l'incorrigible générosité française, comme il le disait si joliment. Dans l'héritage de son Père, le Vénérable Don Bosco, il avait trouvé ce sentiment, et jusqu'à son dernier souffle, dans son âme dévouée et reconnaissante, il l'avait nourri. Avec lui, on peut le dire, la France catholique perd non seulement un admirateur, mais un ami comme elle en eut bien peu, qui auprès du trône de Dieu ne cessera de prier pour son avenir.

\* \*

Et maintenant il repose lui aussi à Valsalice, tout proche des tombes de Don Bosco et de Don Rua. Ce fut la veille de la Toussaint, sous un ciel d'une sérénité de fête, que nous, ses fils, l'avons conduit à sa dernière demeure et couché dans l'humble logette où sa dépouille attendra l'heure de la résurrection. Quand à l'entrée de la grande cour la voiture qui nous l'amenait apparut, un silence d'émotion poignante tomba sur cette foule qui attendait. Tout le Chapitre Supérieur de la Congrégation Salésienne était là autour du Cardinal Cagliero, accouru de Rome pour ensevelir son frère en religion. Et sou-

dain un chœur puissant de jeunes voix éclata exprimant dans une phrase des Ecritures l'incompréhensible allégresse qui se mêlait à la tristesse commune: « *Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur! Aux yeux des fous ils paraissent détruits, mais ils jouissent déjà de la paix du Seigneur.* » Avec les dernières notes du cantique expirant huit Salésiens hissèrent sur leurs épaules le corps de leur Père, qu'au chant du *Benedictus* un long cortège accompagna jusqu'au temple, pour l'absolution suprême. Ce fut le Card. Cagliero qui, dominant son émotion, prononça les dernières prières et bénit une dernière fois le cercueil. Puis, face à ce grand mort que dans un instant on allait ensevelir, le Prince de l'Eglise parla. A deux pas de ce cercueil, à cette minute solennelle, la voix de ce vieillard prit un accent qui atteignit le fond de toutes les âmes: « Ne pleurez pas, disait-elle, comme ceux qui n'ont pas d'espérance! Don Albéra est mort, mais son œuvre vit et vivra plus que jamais. Le mot de Don Bosco va se réaliser une fois de plus: « Je puis partir, la Congrégation est formée, elle a des hommes qui sauront la guider. » Poursuivez donc votre œuvre avec la foi de celui qui est couché dans cette bière. Allez de l'avant, toujours. N'écoutez pas la prudence de la chair, mauvaise conseillère; mais multipliez les saintes imprudences de la foi qui balaye tous les obstacles. Ayez la foi, ayez la foi, insistait le grand Cardinal. Don Bosco, Don Rua et Don Albéra veillent sur vous, et bénissent votre effort. Ayez la foi et travaillez. Le travail c'est notre mot d'ordre, notre consigne, le signe auquel on doit nous reconnaître, c'est le conseil suprême de Don Bosco au seuil de la tombe, c'est la leçon qui monte de ce cercueil. Travaillez, mais pas en hommes; en religieux et en chrétiens, appuyés sur leur foi et sur Dieu. » Leçon de vie, d'action, de foi, donnée à deux pas d'un cercueil, qui donc pourrait vous oublier!

Père, dans un instant, les yeux baignés de larmes, et la gorge étreinte d'émotion, nous allons, avec d'innombrables précautions, vous déposer au cœur de la terre; mais, avant de nous laisser redescendre vers la tâche quotidienne, écoutez le serment que vous murmure notre tendresse: Demain et toujours nous allons nous serrer plus étroitement que jamais les uns contre les autres, et dévouer le reste de nos forces au service de cette jeunesse qui usa votre vie, — la jeunesse pauvre et abandonnée.

*Notre prochain numéro compte offrir à nos lecteurs des détails biographiques plus étendus sur le regretté défunt.*